

Conférence à Séville en janvier 2006

L'effet jogging

Blessure pour le progressisme, absurdité pour les technocrates, et noire dépression pour les mânes de Condorcet et Victor Hugo : l'insurrection mondiale des identités. Le moins qu'on puisse dire est qu'elle ne figurait pas au programme – ni des Lumières ni de la *World Company*. Le grand Leroi-Gourhan lui-même n'avait-il pas annoncé vers 1960 « la caducité de la structuration ethnique du groupe » et l'avènement d'une « mega-ethnie planétaire » ? Les faits, pour une fois, n'ont pas donné raison au grand préhistorien. Tant s'en faut que « l'ouragan de l'indistinction » ait tout emporté sur son passage. Le monde matériellement synthétisé ne s'est pas spirituellement unifié, les objets nomades uniques n'ont pas produit le sujet nomade unique. Les non-lieux que sont nos lieux standard, sans histoire, ni mémoire – aéroports, gares, péages, supermarchés, autoroutes – ne produisent pas l'homme standard. À l'indéniable unification du milieu techno-économique de la modernité est venue répondre, au rebours des futuristes d'hier ou d'avant-hier, une non moins indéniable balkanisation politico-culturelle.

Maints économistes et sociologues voient dans cette bizarrerie le symptôme d'un simple retard sur l'autopiste mondialisant censé nous conduire au *global shopping center* où la carte bleue aurait dû rendre obsolète la carte d'identité. Ils parleront alors de survivances, folklores, poches de résistance ou « contre-effets secondaires ». La mondialisation archaïsante exige, nous semble-t-il, une hypothèse plus radicale.

Au début du siècle, certains visionnaires avaient pronostiqué que l'usage immodéré de l'automobile par les citadins provoquerait bientôt l'atrophie de leurs membres inférieurs, le bipède motorisé se désaccoutumant de la marche. Qu'a-t-on vu depuis ? Ceci : depuis que les citadins ne marchent plus, ils courent. Fanatiquement. Dans les parcs, ou, à défaut, en salle, sur tapis roulant.

Déconcertant couplage du rétro et du néo qui pousse sur la scène, bras dessus dessous, l'homéopathie et le scanner, le baroque et l'atonal, le terroir et le spatial, la fermette poutre apparente et la tour verre-acier, le commémorant de chaque jour et l'innovant professionnel, le triomphe des arts premiers et la course des artistes au nouveau. Dans notre géographie spirituelle, ce tête-à-queue pourrait s'appeler : *God and chips*. La théocratie

par la technologie. Plus vous submergez de coca-cola un « pays arriéré », plus vous y ferez pousser d'ayatollah.

De même que la reproduction électronique de documents a non aboli mais décuplé la consommation de papier, les télécommunications ont contribué à transformer le tourisme en première industrie mondiale. À l'inverse, plus on dispose de moyens de locomotion pour aller loin, plus la proximité prend d'importance. L'autoroute repeuple les sentiers de grande randonnée. Le pas humain a fait le terroir : le cheval, la nation ; l'auto, le Continent ; l'avion, la planète Terre ; le lanceur spatial, le cosmos. Il y a bien un façonnage locomoteur de l'espace effectif, car l'étendue, comme le temps, est une catégorie technique, et donc évolutive. Mais, culturellement, chaque nouveau véhicule, loin de dévaluer le territoire précédent, le réenchante. La petite échelle dont nos rayons d'action nous dépossèdent, l'affectivité et le mythe s'en emparent pour l'ériger en référence identitaire. La fusée spatiale nous a réappris le terroir. On regarde sur écran la météo planétaire et on se pelotonne dans son nid. Le gigantisme industriel a promu le « *small is beautiful* », et l'avion gros-porteur le « vivre et travailler au pays ».

On a longtemps cru que la route des dieux était coupée par une humanité parvenue au stade industriel. Les religions ne sont-elles pas agraires ? De là se déduisait qu'une planète-ville serait un gage de cosmopolitisme. Un habitant de la planète sur dix, en 1900, était citadin ; un sur deux aujourd'hui. Le monde arabo-musulman a vu le nombre de ses citadins multiplié par cinquante en un siècle – et l'intégrisme islamique ses militants dans la même proportion. Ressac urbain et non campagnard, propre aux bidonvilles et aux banlieues plutôt qu'aux centres historiques traditionnels, l'intégrisme identitaire touche en priorité les ruraux déboussolés (les cadres provenant des Facultés des sciences et de technologie, non des Facultés des lettres). Quel que soit sa couleur, safran, vert ou bleu, le fondamentalisme se présente comme la culture des déculturés ou le retour à la terre des déterritorialisés. Qu'il s'agisse des *loubavitchs*, des charismatiques ou des « barbus », l'effervescence messianique ou le prurit orthodoxe touchent d'abord les frontaliers, les transplantés et les immigrés de fraîche date. En somme, le repli sur l'identité affichée sanctionne le recul de la culture vécue.

Le « retour de flamme » restructure également sous nos yeux la géopolitique. Remontée des partitions ethniques – indigénismes, nationalismes et séparatismes – et essor des fondamentalismes religieux (islamique, mais aussi chrétien, juif, bouddhiste, orthodoxe, etc.) : l'actualité nous prouve amplement qu'un plus de machines ne correspond pas nécessairement à un moins de « préjugés » (l'inverse n'est pas non plus

démontré). Une nation élective peut redevenir nation ethnique, et la concitoyenneté, consanguinité. Ne voit-on pas dans nombre de démocraties des partis ethno-culturels supplanter des formations laïques anciennement dominantes (Israël, Inde, Turquie) ? Les melting-pots se grippent. Nivellement des différences de classe, renaissance des différences d'origine.

Un ancrage fantasmé est plus contraignant qu'un enracinement réel, ou de première génération ; et l'identité des petits-enfants qui découvrent sur le tard leur généalogie, plus fermée, plus exclusive, que la religion des grands parents, pour qui c'était comme une langue maternelle, que chacun parle avec le sourire, sans trop y faire attention. Ainsi l'humanité sociale, qui perd physiquement pied en se mondialisant, s'agrarise mentalement pour ne pas se perdre en route. Les terroirs que le progrès efface se recomposent dans l'imaginaire. Quand le retour à la terre n'est plus possible (surpopulation, pollution, concentration, etc.), on bricole les lopins mal lotis, par symboles interposés : géographie messianique des terres de salut (les pays modèles) ; géographie tangible des communautés sectaires ; géographie belliqueuse des affiliations nationales. La pulsion croyante est géophage. Nous sommes des frustrés territoriaux – qui rattrapons un manque d'histoire et de géographie par un surcroît de mémoire.

Dès que s'estompe un lieu de naissance, et donc une singularité, apparaît une hantise de mort par désorientation. Nous ne savons plus « où nous en sommes » parce que nous ne savons plus d'où nous sommes. Nos circonscriptions flottent, l'appétence à l'inscription grandit. N'y aurait-il pas un rapport constant entre l'effacement des ports d'attache et la remontée des bouées de sauvetage mythologique ?

De même qu'il faut aux mammifères trop bien appareillés un minimum de sauvagerie naturelle, il faut à l'intégration cosmique un minimum de singularité ethnique. Mais ce rééquilibrage intérieur des personnalités se fait rarement en douceur, et la démultiplication de nos cadres d'appartenance (basque, espagnol, européen, occidental, homme) n'est peut-être pas le sage emboîtement d'identités gigognes que vante l'idéal fédéraliste. Partagé entre la perspective de se couper du monde s'il enferme dans son ethnocosme et celle de s'y noyer s'il épouse le technocosme ; déchiré entre son milieu intérieur (sa bulle, ses plis, ses us) et le milieu extérieur (le capitale machinique mondialisé), chaque univers social en devenir bénéficierait d'une sorte de thermostat instinctuel, pour rééquilibrer une déstabilisation machinique par une réaffirmation culturelle d'intensité équivalente.

En clair : le progrès est rétrograde, et s'il ne l'était pas d'une façon ou d'une autre, il nous serait existentiellement fatal. Comme si l'Histoire nous accordait d'une main ce qu'elle nous reprend par l'autre : ce qu'outils et objets déverrouillent, nos œuvres et nos mémoires le referment.

Régis Debray
Paris, le 14/03/05